

# ART BRUSSELS, UNE FOIRE À L'ÉCOSYSTÈME CULTUREL UNIQUE

BÉATRICE DE ROCHEBOUËT  
bderochebouet@lefigaro.fr  
ENVOYÉE SPÉCIALE À BRUXELLES (BELGIQUE)

Pour le monde de l'art, quelles sont les capitales qui comptent ? On parle beaucoup de l'attractivité retrouvée de Paris, avec l'arrivée d'Art Basel – la toute-puissante foire suisse qui a détrôné sans ménagement la Fiac – et la percée d'Art Paris qui a battu un record de fréquentation pour son 25<sup>e</sup> anniversaire. Mais Bruxelles ne l'a jamais perdue, avec son riche réseau d'institutions, fondations et collections depuis des décennies ! Telle la courseuse de fond, sans fanfaronnade, la capitale a gagné ses échelons durablement, pour s'imposer avec sa foire Art Brussels, 39<sup>e</sup> édition, devenue une institution. C'est l'une des plus anciennes d'Europe. Et la manifestation maintient, une fois de plus cette année, sa réputation de foire de découvertes, son atout majeur, avec son secteur « discovery », sous ses bannières vertes. Avec une trentaine de stands, celui-ci est trois fois plus étoffé et prospectif qu'Art Paris, qui ne peut, il est vrai, pousser les murs du Grand Palais éphémère. Le must de ce secteur revient à la galerie Double V de Paris, avec l'installation des œuvres en marbre joyeuses et humoristiques de la Française Alice Guitard (de 4 500 à 7 800 euros) sur un papier peint noir et blanc confectionné par elle.

Si l'écosystème bruxellois est depuis toujours aussi dynamique, c'est qu'il repose avant tout sur la place de premier plan jouée par ses collectionneurs. Des fortunes moins médiatiques qu'en France (à l'instar de François Pinault et Bernard Arnault), mais tout aussi engagées par leur audace et leur esprit de curiosité, comme celle de Galia Barzilai Hollander, amatrice compulsive qui réunit ses coups de cœur, cher ou pas, avant d'en connaître les noms, en les mariant subtilement dans sa joyeuse cave renouée (P.O.C.), à l'époque où le mètre carré valait à peine 500 euros, à quelques pas du Wiels. La capitale – sans oublier Anvers où est née la foire cousine d'Art Antwerp – peut donc compter sur ce vivier d'anciens comme de nouveaux collectionneurs montrant leurs choix dans des expositions pointues, formidablement « curatées », dans des lieux qu'ils ont créés et financés.

## Sagesse et exploration

Impossible d'aller à Art Brussels sans une visite de l'immense loft de la rue des Ailes (à Schaarbeek), d'Alain Servais, tête chercheuse de l'art contemporain depuis plus de trente ans, en ce qu'il a de plus connecté avec les préoccupations sociales, politiques ou philosophiques de notre monde fortement chahuté. Sous le regard de la Roumaine d'une quarantaine d'années Erika Olea, la déambulation se fait autour du thème « Atleika ideal sinks in Magic, Sex and Politics ». On y découvre des œuvres souvent provocatrices allant des photos de Nan Goldin aux vidéos trash de Sid Sel Meineche Hansen, jusqu'à l'Argen-



GREGORY COPPIT

AVEC 152 GALERIES, LA 39<sup>E</sup> ÉDITION DE CETTE FOIRE D'ART CONTEMPORAIN QUI SE TIENT JUSQU'À DIMANCHE AU HEYSSEL S'AFFIRME PAR SON RÉSEAU LOCAL DE COLLECTIONNEURS DÉFRICHEURS.

Les œuvres en marbre joyeuses et humoristiques de la Française Alice Guitard sur un papier peint noir et blanc confectionné par elle pour le stand de la galerie Double V de Paris.

tine Florencia Rodríguez Giles, avec sa fresque monumentale au crayon sur papier contrecollé sur toile, à l'honneur de la 11<sup>e</sup> Biennale de Berlin, en 2020.

Plus sage, mais tout aussi exploratrice, l'exposition de Frederic Goldsmith, entrepreneur français basé à Bruxelles, qui a ouvert Cloud Seven, un espace d'exposition et de vie de 1 500 m<sup>2</sup>, quai du Commerce, dans le bas de la ville jadis délaissée, avec sa collection répartie sur sept étages. Les curatrices Benedicte Goeaert et Chantal Pattyn ont sélectionné une soixantaine de pièces passant de la sensualité des matières terrestres à l'exploration des énergies métaphysiques (à ne pas manquer, la salle, « sensation corporelle ») avec le Français de Madagascar, Joël Andrianomiarisoa ou la Parisienne Michèle Morgan.

Sage aussi, mais de dimension historique, l'accrochage minimaliste initié par Hubert Bonnet dans sa fondation Cab, sous le commissariat d'Hervé Bize, avec le soutien de la succession d'André Cadere, le Roumain au concept mort à Paris en 1978. Dans la pureté de cet entrepôt, rénové par son ami belge Olivier Dwek, on découvre les bâtons de bois aux jeux de couleurs à énigme, mais aussi ceux carrés des années 1970. Ainsi que des pièces textuelles rappelant l'importance du langage dans son travail, ainsi que des archives et photos liées à ses déplacements, dont ceux très populaires en Belgique. Sage encore, pour nous Français qui connaissons l'artiste invité du programme Carte Blanche de la Maison Ruinart, mais pas pour les Belges, qui la découvrent, la déambulation poétique conçue par Eva Jospin à la Fondation Thalie de Nathalie Guiot. Un « Panorama » entre fragments de paysages, forêts et architect-

ture minérales et végétales, dont le théâtre de rocaïlle d'un Nymphée de plus de trois mètres de long.

Bruxelles attire comme un aimant les Parisiens qui y montent des projets, preuve évidente de son attractivité. À l'image de Laurence Dreyfus, qui y décline, pour la seconde année, l'édition parisienne de Chambres à part (où l'on trouve Alice Grenier Nebout, la Française découverte à l'incubateur Poush, ou Alissa Volchkova, avec ses verrières « Volcanos » de fabrication purement françaises), dans un immeuble du bas de la ville, en face du futur Pompidou Kanal, qui sera repris prochainement par Christophe Gaillard pour y installer son antenne parisienne. Et les Belges les accueillent à bras ouverts. Tel le jeune Charles Riva (marchand, conseiller et collectionneur se partageant entre la Belgique, New York et Dubaï) qui reçoit dans son appartement, près de l'avenue Louise, les pièces de design et vintage de François Laffanour de la Galerie Downtown, pour les marier avec ses œuvres d'art contemporaines (c'est le second volet de l'exposition « Level », avec moins de Prouvé et Perriand, mais d'autres grands noms, qui se tient actuellement rue de Seine, à Paris).

Dans ce contexte d'effervescence initié par des passionnés très actifs sur le marché, Art Brussels ne peut qu'assurer son avenir. Pour l'heure, la foire (152 galeries de 32 pays) a réinvesti deux des cinq bâtiments emblématiques de Brussels Expo, héritage sévère des Expositions universelles de 1935 et 1958 face à l'Atomium, qu'elle avait quittés en 2016 pour les entrepôts industriels de Tour & Taxis. Même si les organisateurs prônent un meilleur carrefour géographique, l'accès rebute les Bruxellois (jusqu'à 55 minutes en voitu-

re avec les embouteillages) et les Parisiens, non connaisseurs du tram. Et, sur place, c'est un peu la désolation, à moins de faire la queue dehors, dans le froid polaire comme ce jeudi, jour de l'inauguration, pour se restaurer.

L'art, pour mieux se déguster, est souvent un affaire de jéjune. Dans un parler plus essaimé que d'habitude – après Art Paris, suivi de Miart à Milan, la semaine dernière, certains ont renoncé face à ce trop-plein –, « la foire a bien démarré », estime René-Julien Praz, l'associé de Bruno Delavallade (Paris, Los Angeles), en tout cas bien mieux qu'à Art Paris où il n'a pas vendu et ne reviendra pas, alors que les médias ont relayé un fantastique succès commercial.

De nombreuses ventes étaient déjà annoncées, souvent faites en amont en envoyant les « previews » à l'élite de leurs collectionneurs. C'est le cas pour Nathanaëlle Herbelin, la Franco-Israélienne de 34 ans, très en vue, lancée par Jousse Entérieur et récemment entrée chez le Bruxellois Xavier Hufkens, dont les scènes intimistes peuplées de personnages – dont elle-même enceinte de son premier enfant – sont parties avant même leur accrochage, dès 10 000 euros. Hufkens, qui ne possède pas moins de trois espaces, expose aussi dans l'un d'eux l'Américain Milton Clark Avery (1885-1965), contemporain de Rothko, auquel la Royal Academy de Londres a consacré une rétrospective en 2022 et qui inaugurera prochainement le Malta International Contemporary de Malte après rénovation (de 200 000 à 3,5 millions de dollars). Du sérieux et du plus inventif, le mariage réussi d'Art Brussels. ■  
Arts Brussels, jusqu'au 23 avril.  
www.artbrussels.com

## HUGO MARCHAND DANSE POUR LE PATRIMOINE

AUX CHÂTEAUX DU CHAMP DE BATAILLE ET DE DIGOINE, LE DANSEUR ÉTOILE DE L'OPÉRA DE PARIS PROPOSERA DES SPECTACLES COURTS. IL VEUT TOUCHER UN AUTRE PUBLIC.

ARIANE BAVELIER @arianebavelier

L'idée lui est venue après le Covid. Le danseur étoile avait été invité à danser en Italie, à Ravenne et à Nervi. « Un jardin sublime à Nervi, dessiné contre la mer, et, à Ravenne, dans la cour d'un château médiéval abandonné, dit-il. Divin est l'adjectif qui convient le mieux pour décrire ce qui m'a alors traversé : j'avais l'impression de danser pour les dieux. Se produire en plein air dans des lieux patrimoniaux sacrés la danse. Pourquoi ne pas le faire en France et dans des territoires où la danse classique est peu présente ? »

L'étoile retrouve ses manches. Il crée l'Association Hugo Marchand pour la danse, s'entoure d'une équipe de confiance, prend conseil auprès de fiscalistes, demande le soutien de mécènes, notamment Aline Foriel-Destezet (lire nos éditions du 18 avril 2023). Les châteaux du Champ de Bataille – le Versailles



L'étoile Hugo Marchand s'est entouré des plus grandes stars de l'Opéra de Paris. LAURA GILLI

de l'Eure – et de Digoine – la perle du Charolais – répondent présents par la voix de leurs propriétaires, Jacques Garcia et Jean-Louis Remilleux. « Il y aura 1 000 spectateurs par date. Les billets seront à 13 euros. Je veux leur offrir pour ce prix le meilleur de la danse classique. Les collectivités locales m'aident. J'ai très envie que ce soient des gens du coin, des gens qui ne voient jamais de danse, des agriculteurs et des villageois, le boulanger, la postière, des gens qui soient curieux de ça et qui veulent voir si ça les intéresse. J'ai remarqué l'attachement des locaux au patrimoine. Le château, ce n'est pas juste le château du coin. C'est leur château », explique le danseur.

### « Pas de coulisses »

L'étoile – l'une des plus charismatiques du moment – s'entoure bien. À l'affiche, les plus belles étoiles de l'Opéra de Paris, Dorothée Gilbert, Leonore Baulac, Germain Louvet, Marc Moreau et la première danseuse Blaucorn Battistoni, dont on peut parier qu'elle les rejoindra vite au

firmament. Pour des stars de l'Opéra, habituées à tourner avec tout un équipage de coiffeurs, maquilleurs et costumiers – qui rendent d'ailleurs les tournées si onéreuses et donc si rares –, les conditions seront spartiates. « On se débrouillera seuls. Il n'y aura pas de coulisses, on se changera à vue. La scène sera posée devant la façade qui servira de décor pour la danse. On prévoit juste une bulle pour la protéger en cas de pluie », détaille Hugo Marchand.

Le programme durera une heure. Une heure de courtes pièces signées Robbins, Balanchine, Preljocaj... Parmi elles, La Mort du cygne, Sonatine, A Suite of Dances, le pas de deux du Parc. La classe sera publique, et Hugo Marchand prévoit aussi un atelier chorégraphique où une barre à donner aux amateurs. « L'Opéra de Paris souhaite nous soutenir. José Martinez a compris le bénéfice que la maison peut tirer à se greffer sur des projets initiés par les artistes », analyse Hugo Marchand. Ophélie Gaillard au violoncelle et Elena Bonny au piano accompagnent ces

étoiles poussées comme jamais par l'amaour de leur art et l'envie de le propager.

« J'ai envie de la pérenniser. En variant les édifices et les régions. Des monuments aux Docks du Havre, toute une tournée d'été. Je me souviens d'une de mes premières tournées en France, au Puy-en-Velay. Nous étions partis à 7 heures et rentrés à minuit après avoir traversé en car l'Auvergne sous la neige pour danser dans un petit théâtre. Le public était tellement content ! Je n'ai jamais oublié l'émotion de ces moments-là. Je souviens-il. Il précise : « Je l'ai compris en dansant dans les chambres des petits malades à Necker. La danse n'est pas servalée à un public de connaisseurs. Elle peut permettre de se réapproprier son corps, éduquer, expérimenter le collectif. Sa beauté et l'élan qu'elle soulève sont thérapeutiques. Le danse soigne. » ■

Domaine du Champ de Bataille, à Sainte-Opportune-du-Bosc (Eure), les 3 et 4 juin. Château de Digoine, à Palings (Saône-et-Loire), les 9 et 10 septembre.